

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Y a-t-il rien au monde de plus amusant qu'un bal travesti ? C'est avoir le droit de revêtir pour un moment un costume qui ne serait pas toléré dans l'habitude de la vie ; pour tout dire, il y a, dans cette occurrence, un peu de l'attrait du fruit défendu.

Ce n'est pas une petite affaire qu'un bal de ce genre : chacun a intérêt à s'y faire remarquer ; il y faut paraître « avec esprit ». Longtemps d'avance on songe à son costume, on le choisit, on le prépare, on l'essaie, on se livre à des répétitions comme pour un rôle de théâtre. Ou bien on prend le parti d'une noble dame étrangère qui, devant paraître à un bal travesti de la cour, se fit confectionner cinq costumes : de cette façon, le soir de la fête venu, elle put choisir en dernier ressort et connaissance de cause celui qui l'embellissait le plus !...

Un travestissement exige donc des soins, un goût et une habileté tout à fait exceptionnels ; il sera du dernier ridicule, s'il n'est complètement réussi. C'est assez dire que les dames qui croient devoir entreprendre elles-mêmes des costumes de ce genre ont le plus grand tort ; elles y perdent sous tous les rapports : la robe va mal le plus souvent et la dépense est à peu de chose près la même. Quand on est en position d'assister à des bals travestis élégants, il faut en prendre son parti et commander sa toilette chez un de nos costumiers en renom ; eux seuls réussissent ce genre d'habillement.

Nous nous souvenons d'avoir répondu en ce sens, l'an dernier, au sujet d'un bal travesti qui fit grand bruit à Nice. Nos conseils furent suivis et, pour que les costumes pussent être exécutés sur place, la maison de M^{me} Delphine Baron, que nous avons recommandée comme la première de Paris, envoya tout exprès ses meilleurs coupeurs et ouvrières, avec le choix nécessaire d'étoffes et de garnitures, ainsi que ses belles collections de gravures destinées à fournir le type des travestissements. Le bal fut magnifique et dut certainement en grande partie son succès à la perfection, à l'exactitude et à la richesse des costumes.

Nous avons eu nous-même la bonne fortune de feuilleter

l'album de la maison Baron et nous sommes restée émerveillée devant cette superbe collection de modèles parmi lesquels se trouvent la plupart des costumes créés par l'habile costumier pour nos grands théâtres parisiens. On a vraiment plaisir à détailler de près les costumes des Théo, des Judic, des Granier, des Zulma Bouffar, etc., dans leurs rôles les plus ébouriffants ; sans compter les gracieuses fantaisies qui ont paru avec tant de succès dans la plupart des ballets de l'Opéra, — le *Fandango*, le ballabile de l'*Africaine*, etc., — ainsi que sur les scènes où fleurit la féerie.

Un bal travesti se compose, on le sait, en fait de costumes, des éléments les plus divers, les plus hétéroclites : plus on y donne de part dans le détail à l'anachronisme, plus il y a d'étrangeté et d'imprévu dans l'ensemble, et plus le bal est beau et réussi.

L'actualité apporte aussi fort à propos sa note marquante, et il est certain qu'aujourd'hui un beau Chinois, une Grecque piquante, un Turc bien chamarré, une mystérieuse odalisque, etc., feraient merveille. Mais il ne faut pas oublier le côté classique, dont le caractère demi-sérieux repose le regard ; on serait désolé de ne point retrouver le petit abbé musqué, la fière marquise poudrée, Bartolo, Almaviva et *tutti quanti*. Dans un ordre d'idées plus simple, on revoit toujours avec plaisir des costumes dans le goût de ceux-ci :

Pêcheuse d'équilles. — Juppon écu ; tablier-tunique marron, retourné des côtés et derrière ; cuirasse

rayée bleu et blanc ; col marin bleu uni. Les jambes, les bras, le cou nus (couverts, du moins, par un maillot de soie couleur chair).

Gondolière. — Jupe courte en pékin de soie écu et rouge. Corset de velours violet, lacé d'or sur une chemise bouffante en linon ou tussor. Col marin tout rouge, écharpe-ceinture bleu pâle et béret de même nuance.

Pêcheuse napolitaine. — Juppon de drap gris fer à bande rose. Manteau de cachemire blanc, complétant le costume par de coquettes draperies, et bonnet napolitain rose.



P. N° 398. — MANTILLE-SORTIE DE BAL.
Nouveau modèle de M^{me} Brambes et Haut (rue Meyerbeer, 4)

Ces modèles, d'une exécution aisée, n'acquièrent cependant la grâce voulue que s'ils sont faits par une main habile.

Le carnaval dans lequel nous venons d'entrer, nous a paru un moment favorable pour nous occuper de costumes travestis. Ne faut-il pas disposer ses batteries à l'avance afin d'être prêt pour le coup de feu?

C'est de Nice, la ville des plaisirs par excellence, que nous arrivent les plus bruyants échos en fait de mondanités, d'élégances et de fêtes. L'élan a été donné par les cercles Masséna et de la Méditerranée, que fréquente la colonie cosmopolite et aristocratique de l'endroit. La grande vogue est en ce moment aux « thés dansants », fort goûtés, paraît-il. Paris ne vaudra pas manquer d'entrer dans le mouvement, et l'importation de ce genre de « thés » ne se fera sans doute pas attendre.

On se réunit de neuf heures à minuit, ce qui ne cause pas trop de fatigue, et l'on s'habille d'une façon uniforme, en ce sens que la robe ouverte remplace la robe franchement décolletée.

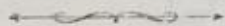
On a beaucoup remarqué, à l'un des derniers « thés », une robe de gros de Naples noir. Le corsage, décolleté en carré devant, était garni d'un plastron-gilet en lampas jaune et noir, très-long. Le devant de la robe dessinait une draperie à plis remontants, et les revers doublés de faille jaune, encadrant le tout, formaient un col Marie Stuart derrière. Le dos princesse était pouffé à deux reprises; enfin, une traîne rajoutée, couverte de petits volants jaunes et noirs, complétait le dos, et le milieu était resserré par un flot de rubans assortis.

La manche demi-longue, duchesse ou autre, est préférée entre toutes pour ce genre de toilette: avec elle, on peut tout à son aise exhiber ses bagues et ses bracelets.

Signalons, à propos de bracelets, un bijou nouveau: nous voulons parler du serpent d'or ou d'argent que l'on enroule jusqu'à onze fois autour du bras!... Nos bijoutiers modernes semblent avoir une prédilection pour le règne animal, car c'est souvent de ce côté qu'ils cherchent leurs types. Le serpent les inspire particulièrement: on le trouve reproduit à chaque instant en bagues et en anneaux d'oreilles. La salamandre et le lézard fournissent aussi des modèles, les gracieuses ondulations de leur corps prêtant des lignes heureuses pour la disposition des pierreries.

On recommence à faire de belles épingles pour retenir les coiffures, les bonnets mignons, et même les piquets de fleurs, ce qui est une nouvelle occasion de porter un bijou de plus.

Mary d'AUBERVILLE.



Description des gravures dans le texte.

P. N° 398.

MANTILLE-SORTIE DE BAL. — Mantille en dentelle espagnole blanche, montée sur un fond de tulle raide qui soutient les drapés, les fleurs et le ruban. La dentelle tombe à plat sur le devant de la tête, puis se renverse d'un côté sous un groupe de roses. L'une de ses pointes, disposée en écharpe sous le menton, se réunit, sous un second bouquet de roses, à l'autre pointe qui retombe sur l'épaule. Des épingles dorées, reliées entre elles par une chaînette d'or, fixent le devant de la coiffure, dont le sommet est orné derrière d'un nœud de ruban à bouts flottants.

G. N° 837.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Douillette de flanelle feutrée bleu pâle, pour petite fille de trois à cinq ans. — Vêtement de forme princesse demi-ajustée, servant de pardessus; le dos est rayé par deux groupes de plis, maintenus par des barrettes de même étoffe; celles-ci, couvertes de broderies de soie blanche faites au point anglais, sont terminées à chaque extrémité par un bouton. Deux bandes plissées ornent le milieu des devants et tournent dans le bas jusqu'aux coutures de côté; elles sont assujetties de place en place par des barrettes pareilles à celles du dos. Même

disposition au bas des manches. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre gris, garni de velours noir et d'une aile de merle d'Afrique verte et bleue. — Prix du patron épinglé: 3 francs.

2. Costume complet en petit drap gris. — Jupou à demi-traine unie, resserrée par une coulisse; un volant froncé orne le bas du devant. — Polonaise princesse fermant droit devant par une ligne de boutons « clair de lune »; elle est drapée sur les côtés, tandis que le dos s'allonge en une traîne carrée, soulevée en pouff par un pan terminé en pointe. Tous les bords du vêtement sont ornés d'une bande de velours loutre. — Paletot demi-ajusté, fermé comme la polonaise par des boutons « clair de lune ». Col rabattu, bordé de peluche loutre. Poche carrée, encadrée de même et coupée au milieu par une autre bande de peluche; boutons « clair de lune » sur le côté. La manche se termine en un cornet bordé de velours; un bracelet de velours soutient une guirlande de feuillets de drap coupés en carré et posés au-dessus; ces feuillets s'appuient sur la manche, fixés à chaque extrémité par un bouton. — Lingerie ruchée. — Chapeau de velours loutre; bandeau et draperie de dessus en faille havane, avec nœud sur le devant; longue plume d'autruche de couleur naturelle, le pied caché sous une aile aux reflets variés. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

3. Costume de petit drap gris à carreaux bleu marine. — Jupou à courte traîne, entouré d'un volant. — Polonaise princesse fermée devant par des boutons bleus et des pattes triangulaires, lisérées de faille bleu marine. Une large bande bordée de bleu entoure le bas du buste devant et se termine de côté où elle est garnie de deux pattes pareilles à celles du devant. La polonaise, dont le bas est bordé de faille bleue, est drapée et pouffée derrière pour retomber ensuite en carré. Parement à bordure bleue au bas des manches, fermé par des pattes pareilles aux autres. Double pèlerine garnie comme le reste. — Capote de feutre bleu; large passe couverte de peluche assortie et bordée d'une petite dentelle blanche qui retombe sur les cheveux. Touffe de plumes au sommet avec aile de fantaisie. Nœud de ruban bleu sous le bavolet et brides pareilles. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

G. N° 849.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume princesse en bourrette de laine couleur cacao. — Un plastron de faille plissée forme le milieu du corsage; il est arrêté de place en place par des barrettes passées dans des boucles dorées. (C'est sous le plastron, du côté gauche, que se boutonne la robe.) Le plastron se termine par un tablier garni de volants plissés en faille. Les devants sont drapés en plis réguliers dans le haut du tablier, à droite et à gauche, et leur bord inférieur est orné d'un volant plissé qui retombe sur le faux jupon. Ce dernier, maintenu aux bords du tablier, se continue jusqu'à la traîne formée par le dos princesse. Les draperies des devants se perdent près de la coulisse de la traîne. Plissés de faille au bas de la manche, coupés par un bracelet de même étoffe que ferme une boucle dorée. Col de faille à coins rabattus. — Lingerie de batiste et dentelle. — Chapeau de velours marron, garni de faille vieil or disposée en bandeau et en écharpe nouée derrière, avec bouquet de plumes au sommet. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

2. Costume en vigogne vert olive et à traîne, entouré au-dessus de l'ourlet d'un volant dont le bord, découpé en grecques, est liséré de soie vieil or. — Polonaise en vigogne, ornée devant de longs revers qui encadrent le milieu; ces revers sont reliés par des pattes de même étoffe traversant des boucles dorées. Les côtés et le dos sont taillés en cuirasse, et le bas de la polonaise forme des drapés qui se perdent derrière. Tous les bords du vêtement, y compris les pattes et le col, ainsi que le parement des manches, sont lisérés de faille jaune. — Lingerie plate en toile. — Capote de feutre vert. Bandeau et brides de velours assorti. Plume d'autruche de ton naturel placée sur le côté, le pied dissimulé par un nœud de velours et des chrysanthèmes jaunes. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

Description de la gravure coloriée N° 1481.

GRANDE PLANCHE DE TRAVESTISSEMENTS

1. *Japonaise.* — Costume en étoffe du pays. Jupe de soie blanche, rayée or. Les deux jupes de dessus en soie (étoffe du pays), tissées or et couleur, avec bandes brodées. Pardessus en moire or, soutaché de noir. Ceinture brodée à franges d'or. Bijoux japonais.

2. *Danicheff*. — Costume de ve'ours noir et soie ponceau.

3. *Roi de Lahore*. — Costume en brocard d'or tissé de soie de couleur. Echarpe en crêpe de Chine, garnie de franges d'or. Manteau d'étoffe Madagascar tissé de soie de couleur. Coiffure d'étoffe rayée, avec plaque bijouterie et aigrette. Perles en collier, bracelets et garnitures diverses. Pendants d'oreille en or. Poignard indien suspendu à la ceinture.

4. *Boteleuse*. — Pardessus de satin bleu et faille blanche, doublé de bleu et brodé de losanges bleu et or. Corset de satin bleu, avec ceinture de même étoffe à longs pans. Cordelière d'or avec plaque. Collier à plusieurs rangs. Coiffure affectant la forme d'un casque, avec plumes et cardes. Bottines de satin bleu. Trompette dorée.

5. *Kosiki*. — Costume de Chinois de fantaisie, tout en satin, avec pompons de soie.

6. *Marjolaine*. — Costume de fantaisie Louis XIII, en faille vieil or clair, garni de faille rose. Gilet de faille blanche, fermé dans le bas par un nœud rose. Aumônière en faille blanche, garnie de vieil or. Colletière carraudée. Petit chapeau de feutre blanc, garni de faille rose.

Description de la gravure coloriée n° 1483 D.

Substituée à la gravure n° 1481, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX ET COIFFURE D'OPÉRA. — 1. Toquet de castor brun, à passe relevée d'un seul côté. Une draperie de peluche de ton assorti part du dessous du chapeau, où elle est fixée par une épingle dorée, et remonte couvrir la calotte; retenue sur cette dernière par une autre épingle, elle va se perdre derrière sous un nœud. Une tête de chonette sortant de la draperie orne le côté de la calotte.

2. Chapeau de velours bleu. La passe est bordée de peluche bleu pâle et garnie d'un tour de tête en tulle blanc. Draperie de peluche autour de la calotte, fixée sur le côté par un oiseau dont la queue jaune et verte forme aigrette. Une grande plume amazone, assortie à la peluche, s'échappe de ce point et retombe derrière. Brides de peluche ou satin nouées de côté.

3. Coiffure de jeune femme. Les cheveux, frisés sur le front, sont élégamment nattés, tournés et entremêlés de coques lisses, puis fixés dans le haut par un peigne d'écaïlle. Rose pâle en avant et groupe de roses au-dessous du peigne, ainsi qu'au bas de la coiffure qui se termine par une boucle tombante.

Description de la figurine coloriée L. n° 154.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et n° 4.

TOILETTE DE VISITE. — Costume princesse en broché de soie et laine loutre à dessins bleus, mélangé de faille loutre. — Le devant de la robe est droit et fermé par des boutons bleus. Le bas en est dentelé et bordé de faille bleue; chaque dent se termine par un long gland bleu qui forme frange. Un volant plissé en faille est posé en dessous et complète le devant. — Les côtés du dos sont coupés en biais et lisérés de bleu. Un plissé de faille réunit les côtés à la traîne, qui le recouvre en partie. La traîne est ajoutée depuis le bas du milieu du dos; elle se compose de boucles plates en broché et de plissés de faille, alternés et contrariés. La poche est composée de « feuillets » de faille loutre et de faille bleue, encadrés d'un long revers de broché; le tout est garni de boutons bleus et terminé par des glands. Même disposition au bas des manches. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours loutre. La passe est doublée de satin bleu formant bordure. Un ruban de peluche bleue, drapé autour de la calotte et noué derrière, forme les brides. Bouquet de plumes bleues sur le sommet. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

CORRESPONDANCE

— M^{me} B. S..., A DRESDE.

La ceinture ronde est parfaitement admise sur une robe princesse pour toilette élégante. On porte même des ceintures dorées (en dépit du proverbe) avec des boucles du luxe le plus éclatant. La nouveauté, de ce côté,

consiste en une sorte de petite cuirasse ciselée, dite boucle François I^{er}, en n'importe quel métal et qui, pour répondre à son nom, doit présenter à la fois un caractère ancien et un cachet artistique.

— M^{me} LUCIE M..., A TRIESTE.

La surtaxe dont vous vous plaignez ne vient point de nous, mais de l'administration postale de votre pays. Les postes françaises, en effet, n'expédient jamais un journal si on ne le leur livre dûment affranchi.

— UNE ABONNÉE EN ITALIE.

Une femme, dans sa voiture, ne quitte jamais la droite; si donc elle invite une autre personne à monter avec elle, elle devra toujours la faire asseoir à sa gauche. — Il est de rigueur, quand on veut être élégante, de porter des chaussures à bouts pointus; l'ancienne pointe carrée est démodée, surtout pour le soulier de-bal.

— M^{lle} LOUISE B..., A BLOIS.

La tarlatane est toujours convenable pour une toilette de bal, à condition toutefois qu'on l'emploie sous forme de volants découpés, de bouillons et de coulissés. — Un dessous de soie est préférable à toute autre chose.

— M^{me} L. L..., A DINAN.

Les cheveux lissés sur le front se portent beaucoup en ce moment, mais ce genre de coiffure convient surtout à une jeune et jolie femme. Lorsqu'on atteint un certain âge, il faut se coiffer de façon à ne pas trop dégarnir les tempes.

ÉCHOS DE LA MODE

La grippe, voilà la vraie souveraine de la saison. Les années passent, changeant de millésime; la grippe règne invariable et nous revient avec l'hiver, quand elle daigne ne point le devancer! C'est une mode de Noël, comme les robes de velours et les manchons de martre, et il semble que la bonne compagnie prenne la grippe comme elle revêt ses fourrures, par habitude.

Cette maladie, à vrai dire, présente rarement un caractère grave, tandis qu'elle offre certains avantages en s'élevant parfois à la hauteur d'un prétexte. Grâce à elle, on se dispense de se rendre à une invitation qui ennuie, de faire des visites qui fatiguent, d'ouvrir ses salons ou sa salle à manger, encore que le moment des réceptions soit arrivé. La grippe est la grande ressource contre les corvées mondaines.

Quelques élégantes, en vue de se préserver du coryza et de la grippe, — fruit des temps de froidure, de brouillard et d'humidité, — ont eu l'idée de sortir avec un petit masque sur le visage, masque assez semblable à celui d'Arlequin de la comédie italienne.

A Londres, l'usage du masque féminin est assez répandu l'hiver. Les hommes eux-mêmes abritent leurs narines et leur bouche au moyen d'un masque de genre particulier.

En France, autrefois, les femmes sortaient avec un masque. Ce fut la reine Marguerite qui s'en affranchit la première parmi les femmes de la cour. A Pâques, marchant en procession, elle parut sans masque ni voile, portant en main sa palme. Très-belle, cette princesse n'avait aucune raison de cacher son visage.

En dépit de cris nombreux et de véhémentes protestations, la réforme prévalut. Il faut maintenant l'hiver et son cortège de maux pour ressusciter l'usage du masque, et encore dans certaines conditions.

L. S.

MODÈLES DE COIFFURES ET CHAPEAUX. -- (G. 811 et 813.)

1. Pouff de roses jaunes mélangées de brins de mousse et de petites graines rouges, le tout reposant sur une dentelle blanche. Cette dentelle

La tête étant la partie la plus noble de tout être humain, le point capital sur lequel l'œil d'autrui se fixe d'abord, il n'est pas



1. POUFF DE ROSES ET DENTELLE.

est brodée de vert mousse et de perles « clair de lune ». Un coquillé de même dentelle forme traîne derrière; elle est entremêlée de ruban vert, de mousse et de petites graines rouges.

2. Bonnet de foulard rose, genre Charlotte Corday. — Une petite passe dissimulée, en foulard tendu, est ornée d'une frange de même ton, sur laquelle repose le ruché du foulard; c'est ce qui constitue le devant du bonnet. Le foulard forme ensuite un fond mou, resserré dans le bas; ses bords, garnis de franges, retombent en un long bavolet. Une boucle dorée orne le côté du bonnet, fixant une coque de ruban vert tilleul; deux chaînes d'or relient la boucle à un chou de ruban vert, placé au milieu du bavolet. Des bouts de ruban vert flottent entre les franges.

3. Couronne de roses thé, plus grosses sur le devant de la tête



3. COURONNE DE ROSES.

que derrière et entremêlées de coques de peluche ou de satin vert bronze. Une frange de feuilles marines un peu jaunies borde le devant de la coiffure, qui se termine derrière par des bouts pendans. — (Les trois modèles ci-dessus décrits sont dus à M^{lle} C. Wandtaincourt, rue Notre-Dame des Victoires, 32.)

4. Capote à passe de velours noir et fond mou en fourrure grise. — Sur le fond se croisent des rubans rouge caroubier, qui passent sous une traverse de velours pour former les brides. Nœud de ruban rouge sur le côté, fixé par une barre dorée. Bandeau de ruban bouillonné sous la passe et brides de ruban rouge.

5. Capote de feutre blanc. — La calotte est entourée d'un ruban de velours vert mousse, qui se croise derrière et forme les mentonnières. La passe, doublée de satin blanc bouillonné, est garnie d'un petit bandeau de velours mousse, orné d'une cocarde que fixe un motif d'acier. Trois têtes de plumes blanches viennent du côté derrière se rabattre par devant.

6. Capote de peluche bleu marine. — Un ruban de velours assorti borde le bavolet, qui remonte vers le sommet, pour se perdre sous une touffe de plumes ombrées de plusieurs tons de bleu. Un plissé de satin jaune orne le bas de la calotte, où il est assujéti par un motif en acier. Brides de satin jaune. — (Les trois capotes ci-dessus décrites sont reproduites d'après des modèles de M^{me} Esther, rue Richelieu, 110.)



2. BONNET DE FOULARD ROSE.

étonnant que la femme y attache une importance toute particulière. Voyez-la n'importe à quelle heure de la journée et n'importe dans quelle circonstance de la vie : sa coiffure est toujours soignée. Même quand les cheveux d'une femme sont ébouriffés, on peut être certain que cet état de choses ne doit pas lui aller trop mal, et c'est surtout à ce propos qu'il est permis de soutenir qu'« un beau désordre est un effet de l'art! »

Le bonnet, la coiffure, le chapeau sont donc des sujets de haut intérêt, et l'on nous saura gré d'y insister aujourd'hui d'une façon spéciale.

Le bonnet prend positivement en ce moment une place marquante dans le royaume des chiffons. Nous n'en sommes encore qu'au bonnet de fantaisie, mais le bonnet sérieux ne tardera sans doute pas à faire suite. Dire comment on le fait, en quoi il consiste, est chose assez difficile, car ce serait vouloir suivre le caprice, la bizarrerie, le goût de chaque lingère. Tantôt c'est une forme *Charlotte Corday*, tantôt une coiffure ronde de *bébé*, etc., qu'on établit en linon ou foulard de couleur, avec ruches de même étoffe rehaussées de fine dentelle torchon. Il y a aussi la *atalane*, véritable coiffure italienne, ayant la forme d'un carré long, encadré de den-

telles; des épingles japonaises dorées la piquent sur le devant des cheveux.

La coiffure comprend à la fois la dentelle, le ruban, le crêpe, les fleurs, les perles, les bijoux, etc., et elle ressort également des attributions de la LINGÈRE et de la MODISTE. Il y a pouff et pouff : l'un se compose d'un chiffonné quelconque (de gaze, tulle ou dentelle) dans lequel on pique un bouquet, un oiseau-mouche, etc.; l'autre pouff est formé de fleurs, de plumes ou de grèbe.

La guirlande de fleurs est un peu tombée; d'ailleurs, elle ne convient pas à toutes les figures. On lui préfère les fleurs en branches ou les piquets légers à tiges tremblotantes. Le goût du jour étant au clinquant et aux bijoux, on entremêle les coiffures de soirée de diamants et de pierreries montées sur épingles. — Notons, en passant, que plus la femme est jeune et moins on doit lui charger la tête. — Les perles jouent un rôle important dans l'organisation d'une coiffure de soirée; nous devons ajouter qu'on revient aux peignes artistiques, à galeries découpées et garnies de perles. Un diadème en velours et perles fines, terminé sur le côté par



5. CAPOTE DE FEUTRE BLANC.

une aigrette blanche naturelle ou faite de perles fines et diamants, constitue la plus jolie des parures. Un collier de même nature complète bien l'aspect général, et le tout réuni donne un vif éclat à une toilette.

Une femme très-lancée dans la vie élégante nous avouait une dépense d'un chapeau par mois. Nous croyons qu'en moyenne on doit compter sur trois chapeaux par saison : un pour le matin, un pour la toilette de l'après-midi, un pour les visites du soir et le spectacle. La femme la plus simple n'en a pas moins.

exige une étoffe souple, le velours ou la faille, et l'on utilise souvent pour elle les restes d'un chapeau de l'année précédente; avec le mélange d'une autre étoffe, on en rajeunit l'aspect de telle sorte que tout semble neuf.

Le chapeau d'après-midi est celui sur lequel il faut le plus s'appesantir; il doit être irréprochable de fraîcheur, d'élégance sérieuse et tranquille : étoffes sombres, formes modestes, rien enfin qui fasse « de l'effet ». La mode s'est tellement entichée de la couleur loutre, ainsi que de toute la gamme du vert mousse et de l'olive, qu'on ne sort guère de ces tons. L'œil y est même tellement habitué que les autres couleurs vous étonnent. Les plumes de ton dégradé sont tout à fait dans le même mouvement : on forme une capote de trois nuances fondues, on la garnit avec les plumes en question, et tout est pour le mieux.

Le chapeau assorti à la toilette est toujours fort élégant, mais on observe moins cette manière de faire qu'il y a un an.

La toque Charles IX, le bérêt Louis XIII, la forme Marie Stuart font les délices de



4. CAPOTE DE VELOURS ET FOURRURE.

La petite capote convient aux sorties du matin; elle est en feutre ou en étoffe, avec fond coulissé et passe ruchée. Une garniture en ruban de peluche convient à la capote de feutre et l'on peut même se dispenser d'ajouter autre chose. La capote coulissée

nos élégantes pour le soir. Ces modèles sont établis en velours de couleur, mélangé de satin clair, avec perles d'or ou d'argent, plumes blanches marabout et plumes d'oiseau de paradis.

M. D'A.



6. CAPOTE DE PELUCHE BLEUE.

PLANCHE G. N° 849. — DESCRIPTION, PAGE 14.



TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27). — Prix des patrons épinglés : 5 francs.



L. N 154

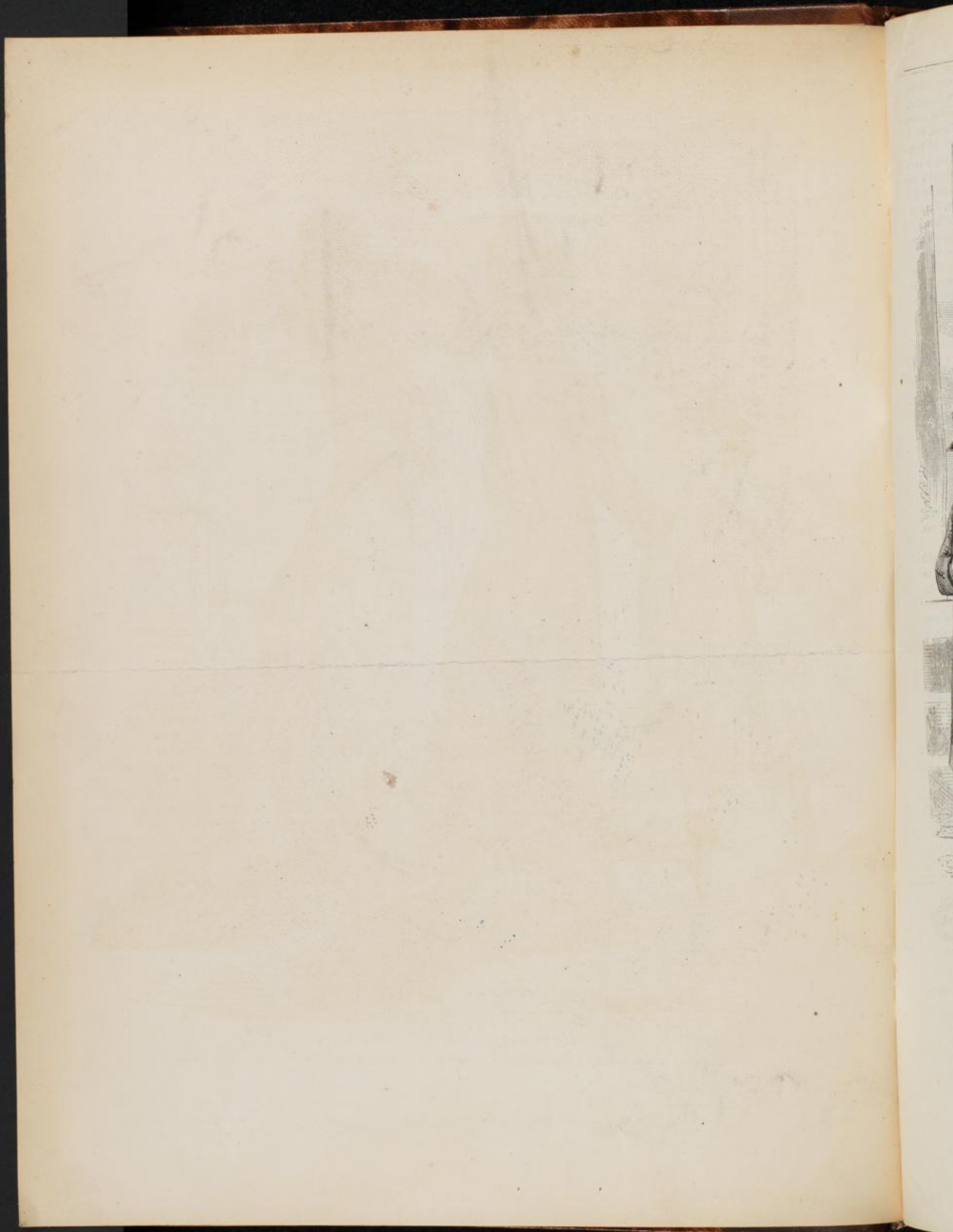


PLANCHE G. N° 837. — DESCRIPTION, PAGE 14.



TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de la Ville de Paris (rue Montmartre, 170). — Patrons épinglés : 1^{re} fig., 3 fr. ; — 2^e et 3^e fig., 5 francs.

LE TRÉSOR DU VIEUX SEIGNEUR

(NOUVELLE. — SUITE.)

M. Furbach entra dans le vestibule sonore; une jolie servante vint le recevoir, fit transporter ses effets dans une belle chambre au premier, où le vieux libraire se lava, changea de chemise, se fit la barbe; après quoi, frais, dispos et de bon appétit, il descendit à la grande salle prendre son café au lait, selon sa vieille coutume.

Or, il était dans cette salle depuis environ une demi-heure — une salle haute et spacieuse, tendue d'un papier blanc à bouquets de fleurs, le plancher sablé, les hautes fenêtres à glaces étincelantes, ouvertes sur la terrasse — il venait de terminer son déjeuner et s'appretait à faire un tour dans les environs, lorsqu'un homme grand, en habit noir, rasé de frais et la serviette sous le bras, le maître de l'hôtel enfin, entra, jetant un coup d'œil sur les tables couvertes de leurs nappes damassées, s'avança gravement vers M. Furbach en le saluant d'un air cérémonieux, le regarda et fit entendre une exclamation de surprise :

— Seigneur Dieu... est-ce possible? mon ancien maître!

Puis, les bras étendus, d'une voix saisissante :

— Monsieur Furbach, ne me reconnaissez-vous pas?

Le vieux libraire, non moins ému, regarda cet homme, et, au bout d'un instant, dit :

— C'est Nicklausse!

— Oui, Nicklausse, s'écria le maître d'hôtel, oui, c'est moi!...

Ah! monsieur... si j'osais...

M. Furbach s'était levé.

— Allons, ne vous gênez pas, dit-il en souriant, je suis heureux, bien heureux, Nicklausse, de vous revoir en si bel état. Embrassons-nous, si cela vous fait plaisir.

Et ils s'embrassèrent comme de vieux camarades.

Nicklausse pleurait; les servantes étaient accourues; le brave maître d'hôtel s'élança vers la porte du fond en s'écriant :

— Ma femme!... mes enfants!... venez voir... venez!... Mon ancien maître est là!... Venez vite!

Et une jeune femme de trente ans, fraîche, gracieuse et belle, un grand garçon de huit à neuf ans, un autre plus petit, parurent.

— C'est mon maître! criait Nicklausse. Monsieur Furbach, voici ma femme... voici mes enfants... Ah! si vous vouliez les bénir!

Le vieux libraire n'avait jamais béni personne; mais il embrassa la jeune femme de bon cœur et les marmots aussi; le plus petit s'était mis à pleurer, croyant qu'il s'agissait de quelque malheur; l'autre, les yeux tout grands ouverts, regardait ébahi.

— Ah! monsieur, disait la jeune femme toute rouge, tout émue, que de fois mon mari s'est entretenu de vous avec moi, de votre bonté, de tout ce qu'il vous doit!

— Oui, interrompit Nicklausse, cent fois l'idée m'est venue de vous écrire, monsieur; mais il y aurait eu tant de choses à vous dire, il aurait fallu vous expliquer... Enfin, il faut me pardonner.

— Eh! mon cher Nicklausse, je vous pardonne de tout mon cœur, fit le brave homme. Croyez que je suis heureux de votre fortune, quoique je ne me l'explique pas.

— Vous saurez tout! dit alors le maître d'hôtel; ce soir... demain... je vous raconterai... C'est le Seigneur qui m'a protégé... C'est à lui que je dois tout... C'est presque un miracle... N'est-ce pas, Fridoline?

La jeune femme inclina la tête.

— Allons, allons, tout est pour le mieux, dit M. Furbach en se rasseyant; vous me permettrez de passer un ou deux jours à votre hôtel, pour renouveler connaissance.

— Ah! monsieur, vous êtes chez vous, s'écria Nicklausse; je

vous accompagnerai jusqu'où vous voudrez, je vous ferai voir toutes les curiosités du pays; je veux vous conduire moi-même.

L'empressement de tous ces braves gens ne peut se rendre; M. Furbach en était touché jusqu'aux larmes. Durant tout ce jour et le suivant, Nicklausse lui fit les honneurs de Vieux-Brisach et des environs; bon gré mal gré, il conduisit le brave homme du haut de son siège; et comme Nicklausse était le plus riche propriétaire de la contrée, comme il possédait les plus belles vignes, les plus gras pâturages du pays, et qu'il avait de l'argent placé partout, qu'on juge de l'étonnement de Brisach en le voyant conduire de la sorte un étranger : M. Furbach passa pour quelque prince voyageant *incognito*. Quant au service de l'hôtel, quant à la bonne chère, au vin et aux autres accessoires de ce genre, je n'en dis rien : c'était splendide; le vieux libraire dut s'avouer qu'il n'avait jamais été traité plus grandement, et ce n'est pas sans impatience qu'il attendait l'explication du « miracle », comme disait Nicklausse. Le rêve de son ancien domestique, depuis longtemps oublié, lui revint alors à la mémoire, et lui sembla la seule explication possible d'une fortune si rapide.

Enfin, le troisième jour, vers neuf heures du soir, après le souper, l'ancien maître et son cocher, se trouvant seuls, en face de quelques vieilles bouteilles de rudesheim, se regardèrent longtemps l'un l'autre d'un œil attendri. Nicklausse allait commencer ses confidences, lorsqu'un domestique entra pour desservir.

— Allez vous coucher, Kasper, lui dit-il; vous enlèverez tout cela demain. Fermez seulement la porte de l'hôtel, tirez les verrous.

Et quand le domestique fut sorti, Nicklausse, se levant, ouvrit une fenêtre qui donnait sur la cour, pour renouveler l'air; puis, venant se rasseoir gravement, il débuta en ces termes :

— Vous vous rappelez, monsieur Furbach, le rêve qui me fit quitter votre service en 1828. Depuis longtemps ce rêve me poursuivait; tantôt je me voyais en train de démolir un vieux mur au fond d'une ruine, tantôt je descendais la vrillette d'un escalier en coquille; j'arrivais dans une sorte de poterne, et je me cramponnais à l'anneau d'une dalle qui me faisait suer sang et eau.

Ce rêve me rendait malheureux, mais quand j'eus levé la dalle et que je vis la cave, le chevalier, le trésor, toutes mes peines furent oubliées. Je me croyais déjà maître de l'argent, j'en avais des éblouissements; je me disais : « Nicklausse, le Seigneur t'a choisi pour t'élever au pinacle des honneurs et de la gloire. Ta grand-mère Orchel va-t-elle être heureuse en te voyant rentrer au village dans une voiture à quatre chevaux! Et les autres, le vieux maître d'école Yéri, le sacristain Omacht, tous ces gens qui répétaient du matin au soir que tu ne ferais jamais rien, vont-ils ouvrir les yeux, vont-ils avoir le nez long... Hé! hé! hé! »

Je me figurais ces choses et d'autres semblables, qui me gonflaient le cœur de satisfaction et redoublaient mon désir d'être en possession du trésor. Mais une fois dans la rue Neuhauser, le sac au dos et le bâton à la main, lorsqu'il s'agit de prendre la route du château, vous ne sauriez croire, monsieur Furbach, combien je fus embarrassé.

J'étais au coin de votre magasin, assis sur une borne, regardant de quel côté soufflait le vent; malheureusement, il ne faisait pas de vent ce jour-là; les girouettes restaient immobiles, les unes tournées à droite, les autres à gauche. Et toutes ces rues qui se croisaient devant mes yeux avaient l'air de me dire : « C'est par ici qu'il faut passer! — Non, c'est par ici! »

Comment faire?

A force de réfléchir, la sueur me coulait le long des reins; alors, pour me donner des idées, j'entrai prendre une chope à la taverne du *Coq-Rouge*, en face des Petites Arcades. J'avais eu soin de serrer mon argent dans une ceinture de cuir, sous ma blouse, car à la taverne du *Coq-Rouge*, qui se trouve dans un enfoncement

ment de la ruelle des Trois-Copeaux, bien des honnêtes gens auraient pris la peine de m'en débarrasser.

La salle étroite et basse, éclairée au fond par deux lucarnes en treillis donnant sur la cour, était pleine de fumée. Les roulières, les blouses, les chapeaux bossués, les bonnets râpés se promenaient là-dedans comme des ombres, et, de temps en temps, au milieu de ce nuage, brillait une allumette : un nez rouge, les yeux baissés, la lèvre pendante, s'illuminait; puis tout redevenait gris.

La taverne bourdonnait comme un tambour.

Je m'assis dans un coin, mon bâton entre mes genoux, une canette baveuse devant moi, et jusqu'à la nuit close je restai là, bouche béante, les yeux tout grands ouverts, regardant mon château qui me semblait peint contre le mur.

Vers huit heures, j'eus faim : je demandai un *knappwurst* et une autre canette. On alluma le quinquet, et deux ou trois heures après je m'éveillai comme d'un songe; le tavernier Fox était devant moi, et me disait :

— C'est trois kreutzer la nuit; vous pouvez monter.

Je suivis une chandelle qui me conduisit dans les combles. Il y avait là une paille à terre, la maîtresse poutre du pignon au-dessus. J'entendais deux ivrognes grogner dans la mansarde voisine, disant qu'on ne pouvait se tenir debout; moi-même j'étais courbé sous le toit, la tête contre les tuiles.

Toute cette nuit je ne pus fermer l'œil, autant par crainte d'être volé que par l'effet de mon rêve et le désir de me mettre en route, sans savoir où aller.

A quatre heures, la vitre enchâssée dans le toit se mit à grisonner; les autres soupentes de la mansarde ronflaient comme un buffet d'orgue. Je descendis l'escalier à reculons et m'échappai dans la rue. Tout en courant, je tâtai plus de cent fois ma ceinture. Le jour grandissait; quelques servantes venaient donner leur coup de balai sur les trottoirs, deux ou trois *wachtmann*, le bâton sous le bras, se promenaient dans les rues encore désertes. Moi, j'allongeais le pas, respirant l'air à pleine poitrine, et déjà, derrière la porte de la ville, se découvraient les arbres de la campagne, quand l'idée me vint que j'avais oublié de payer mon logement. Il ne s'agissait que de trois misérables *kreutzer*; Fox était bien le plus grand coquin de M...., il hébergeait tous les mauvais gueux de la ville, mais la pensée qu'un pareil homme pourrait me prendre pour un de ses semblables m'arrêta tout court.

J'ai entendu dire bien des fois, monsieur Furbach, que la vertu est récompensée et le crime puni dans ce bas monde; malheureusement, à force de voir le contraire, je n'en crois plus rien. Il faudrait plutôt dire que du moment qu'un homme est sous la protection des êtres invisibles, tout ce qu'il fait, par courage ou par lâcheté, et même sans le vouloir, tourne à son avantage. — On peut regretter que de véritables bandits aient souvent de pareilles chances, mais qu'importe! si les honnêtes gens étaient toujours heureux, on se ferait honnête homme par filouterie et le Seigneur n'a pas voulu cela.

Enfin, je retourne au *Coq-Rouge* en maudissant ma mauvaise étoile. Fox était en train de se faire la barbe devant un morceau de glace posé sur le bord de sa cheminée. Quand il m'entendit lui dire que je revenais pour payer ses trois *kreutzer*, le brave homme me regarda de travers, comme s'il eût soupçonné là-dessous quelque ruse diabolique. Mais, toute réflexion faite, après s'être essuyé la barbe, il me tendit la main, pensant que trois *kreutzer* sont toujours bons à prendre. Une grosse servante, les joues en citrouille, qui dans ce moment essayait les tables, ne paraissait pas moins émerveillée que lui.

J'allais me retirer, quand mes yeux rencontrèrent par hasard une rangée de petits cadres tout enfumés, pendus autour de la salle. On avait ouvert les fenêtres pour renouveler l'air, et il y avait un peu plus de jour que la veille, mais cela n'empêchait pas que la salle ne fût encore très-sombre. J'ai souvent pensé depuis

qu'à de certains moments les yeux éclairaient ce qu'ils regardent, c'est comme une lumière intérieure qui nous avertit d'être attentifs. Quoi qu'il en soit, j'avais déjà les pieds dans l'allée, lorsque la vue de ces cadres me fit revenir. C'étaient des gravures représentant les paysages des bords du Rhin, des gravures vieilles de cent ans, noires, couvertes de pattes de mouche. Eh bien! chose étrange, d'un coup d'œil je les vis toutes, et, dans le nombre, je reconnus celle des ruines que j'avais vues en rêve. J'en devins tout pâle; il me fallut un instant pour pouvoir monter sur le banc et regarder la chose de plus près. Au bout d'une minute, il ne me restait aucun doute : les trois tours en face, le village au-dessous, le fleuve à quelque cent mètres plus loin, tout y était! Je lus au bas, en vieux caractères allemands : « *Vues du Rhin. — Brisach.* » Et, dans un coin : « *Frederich sculptis, 1728.* » Il y avait juste cent ans.

Le tavernier m'observait.

— Ah! ah! fit-il, vous regardez Brisach, c'est mon pays.

Je descendis du banc et demandai :

— Vous êtes de Brisach?

— Non, je suis de Mulhausen, à quelques lieues de là, un fameux pays; on y boit le vin à deux *kreutzer* le litre dans les bonnes années.

— Est-ce qu'il y a loin d'ici là?

— Une centaine de lieues. On dirait que vous avez l'idée d'y aller.

— C'est bien possible.

Je sortis, et lui, s'avançant sur le seuil de la taverne, me cria d'un ton goguenard :

— Hé! dites donc, avant d'aller à Mulhausen, réfléchissez : vous me devez peut-être encore quelque chose?

Je ne répondis pas, j'étais en route pour Brisach : je voyais là-bas, au fond du sombre caveau, des masses d'or, je les brassais déjà, je les prenais à pleines poignées et les laissais retomber; elles rendaient un son mat et de petits éclats de rire qui me donnaient froid dans les os.

Voilà, monsieur Furbach, comment, après avoir pris congé de M...., j'arrivai heureusement au Vieux-Brisach. C'était le 3 octobre 1828; je m'en souviendrai toute ma vie. Ce jour-là, je m'étais mis en route de grand matin. Vers neuf heures du soir, j'aperçus les premières maisons du village; il pleuvait à verse : mon feutre, ma blouse, ma chemise étaient percés jusqu'à la peau; une petite bise des glaciers de la Suisse me faisait claquer les dents; il me semble encore entendre la pluie tomber, le vent souffler, le Rhin mugir. Plus une lumière ne brillait au Vieux-Brisach. Une vieille femme m'avait indiqué l'auberge du Schlossgarten au haut de la côte; j'avais fini par trouver la rampe : je montais en tâtonnant et me disais : « Seigneur Dieu... Seigneur Dieu... si tu ne veux pas que je périsse ici, si tu veux accomplir envers un pauvre diable comme moi le quart de tes divines promesses, arrive à mon secours! »

Cela n'empêchait pas l'eau de clapoter, le feuillage, au revers du talus, de grelotter, et la bise de siffler de plus belle à mesure que je montais.

Or, depuis environ vingt minutes, j'allais ainsi en tâtonnant dans cette grande vrille tortueuse, risquant de me précipiter à chaque pas, quand, devant moi, dans les ténèbres, s'avança lentement une lanterne; elle ruisselait de pluie et jetait des éclairs au vieux mur.

— Hé! qui va là? fit une voix cassée.

— Un voyageur qui monte au Schlossgarten, répondis-je.

— Ah! bon; nous allons voir.

Et la lumière, vacillant, trébuchant, s'approcha.

Au-dessus s'avançait une face blafarde, à nez camard, aux joues creuses et plombées, coiffée d'un vieux bonnet de peau de martre, dont il ne restait plus que le cuir. Un bras long, décharné, leva la lanterne jusqu'à la hauteur de mon feutre; l'homme et

moi nous nous regardâmes quelques secondes en silence. Il avait les yeux gris clair comme un chat, les sourcils et la barbe d'un blanc filasse ; il portait une casaque en peau de chèvre et des pantalons de toile grise : c'était le vieux cordier Zulpick, un être bizarre, vivant seul dans sa cave, au pied de la tour de Gontran l'Avare.

Après avoir tressé ses cordes toute la journée dans la petite allée des Houx, derrière l'église Saint-Étienne, sans jamais répondre autrement aux passants qui lui souhaitaient le bonjour que par une inclination de tête silencieuse, il rentrait dans sa cave en nasillant des airs du temps de Barberousse et préparait son souper lui-même ; puis, les deux coudes sur le bord de sa lucarne, il regardait le Rhin, l'Alsace, les cimes de la Suisse durant des heures entières. On le rencontrait aussi parfois la nuit se promenant dans les décombres, et quelquefois, mais rarement, il descendait boire du kirschenwasser, avec les mariniers et les floteurs, au bouchon du père Korb, sur la jetée en face du pont. Alors il parlait des anciens temps et racontait des chroniques à ces braves gens qui se disaient : « D'où diable le vieux Zulpick sait-il ces choses, lui qui n'a fait que tresser des cordes toute sa vie ? »

ERCKMANN-CHATILIAN.

(La suite au prochain numéro.)

VER-LUISANT

(CONTE. — SUITE.)

II

La nouvelle que le baron Défeuille prendrait pour héritier le plus habile jardinier du pays avait déjà fait le tour de la province. On savait que le vieux baron voyageait à cet effet, et toutes les ambitions étaient sens dessus dessous.

En ce temps-là, un pauvre homme habitait une chaumière, laquelle était voisine du château du baron Défeuille ; cet homme se nommait Martin l'échenilleur. C'était un rude journalier, grand destructeur d'insectes. Cet homme avait derrière sa maison un jardin, large à peine de quelques mètres. Le voilà remuant, bêchant, semant, plantant son jardin, et dépensant ses économies à l'acquisition de quelques plantes que, dans son ignorance, il estimait sans pareilles. Et, comme il exposait les fleurs du midi au nord, celles du nord au midi, faute de savoir les orienter, toutes mouraient.

Un matin, l'échenilleur rentra chez lui le visage à l'envers, en s'écriant :

— Femme, le malheur nous poursuit : hier le soleil a grillé mes fleurs, avant-hier le vent les a couchées à terre ; cette nuit, les limaces ont dévoré toutes mes plantations. Les feuilles sont percées à jour comme de la dentelle, et les tiges sont coupées à ras du sol comme épis de blé sous faucille. Cette prodigieuse quantité de reptiles est attirée, m'a dit la vieille Gertrude, par un énorme ver luisant qui, depuis quelque temps, habite notre jardin. Sa lumière les guide à travers la nuit sur mes plus jolis arbrisseaux. Cette nuit même il faut que cet insecte périsse, ajouta l'échenilleur en élevant la voix avec colère.

Une petite fille, qui était blottie dans l'âtre, se prit à trembler de tous ses membres, en écoutant cette sentence de mort.

— Georgette, cria l'échenilleur, ce soir tu iras mettre le pied sur le ver luisant qui rôde dans mon jardin.

— Oui, père, avait répondu l'enfant, se remettant un peu de sa terreur.

Tout en répondant ainsi, elle avait conçu l'espoir d'éloigner Ver-Luisant qu'elle aimait.

Voici comment cette étrange liaison s'était faite. Par une soirée

de juillet, Georgette se promenant dans le jardin de son père, entendit soupirer. Comme elle regardait autour d'elle avec inquiétude, elle aperçut une flamme triste, verdâtre et sombre, qui brillait et rampait dans l'obscurité. Les enfants ont l'habitude d'interroger tout ce qui tombe sous leurs regards : poupée, fleurs ou papillon. Georgette interrogea Ver-Luisant.

— Beau Ver-Luisant, pourquoi pleurez-vous ainsi ? lui dit la petite fille.

— Hélas ! répondit Ver-Luisant, je n'ai pas toujours été ce que vous voyez. Comme vous, j'étais enfant. Je suis bien malheureux : je suis votre petit voisin André.

— Petit voisin André, qui donc vous a changé ainsi ?

— Une méchante femme, la vieille Gertrude, qui en veut beaucoup à ma famille. Pourquoi cela ? je ne sais ; seulement j'ai entendu dire qu'elle avait humilié des dédains de mon père, qui lui a toujours refusé les fleurs qu'elle désirait de lui, elle avait juré de s'en venger. Elle était plus furieuse encore du vivant de ma pauvre mère. Un jour que je passais devant sa demeure, elle m'appela ; j'entrai sans défiance. A peine eus-je dépassé la porte, qu'elle m'entraîna dans son jardin, prononça d'étranges paroles et me frappa d'une longue baguette, en s'écriant : « Maudit enfant ! je me venge des dédains de ton père et du bonheur de ta mère. » Je poussai un cri et je tombai ver luisant. Depuis, je vais de jardin en jardin. Hier, j'ai vu l'énorme sabot de l'échenilleur suspendu sur moi ; je me suis cru mort. Je suis condamné à vivre ainsi jusqu'au jour où une petite fille, bonne et sage comme la Vierge Marie, prononcera trois fois de suite le même mot. Lequel, je l'ignore. Cela se trouvera-t-il jamais ?

On comprend maintenant la terreur de la bonne Georgette en entendant la colère de son père. Le soir même de la sentence prononcée par l'échenilleur, elle courut avertir Ver-Luisant qu'il eût à déloger au plus vite. Elle lui fit part aussi de l'ambition de son père.

— Dans trois jours, lui dit-elle, le baron Défeuille sera de retour ; mon père est désolé de la stérilité de son jardin.

Le lendemain, les chenilles conjurées contre Martin avaient dévoré le reste des plantes. L'échenilleur mit fin à ses projets d'ambition : il n'alla plus au jardin.

— Allez tôt par les bois, par les prés, dit Ver-Luisant à Georgette ; arrachez toutes les plantes malades de ce jardin, et dès ce soir même remplacez-les par celles que vous aurez recueillies par les bois, par les prés.

Georgette fit ce que lui conseillait Ver-Luisant. Elle travailla avec ardeur, arrangeant son parterre avec un art infini. Une rosée abondante, qui tomba vers le lever de l'aurore, releva soudainement l'éclat un peu obscurci de ses fleurs nouvelles.

Tout le village connaissait les prétentions de l'échenilleur et tout le monde en riait sous cape. Le baron Défeuille arriva. La malignité publique lui indiqua la demeure de Martin. Le baron résolut de terminer par là ses visites infructueuses. Le village s'apprêtait à rire de la mystification du bon seigneur ; le village se trompa.

Le baron entra chez l'échenilleur : tout le monde était sur les portes.

III

— Il paraît, maître Martin, que vous avez un jardin des plus rares, dit le vieux baron en abordant l'échenilleur.

Le pauvre homme, à cette question du baron, perdit contenance ; mais la petite Georgette était là. Après avoir fait une révérence au bon seigneur, elle le conduisit dans le jardin de son père. L'échenilleur faillit tomber à la renverse en voyant les métamorphoses de ses fleurs.

Georgette souriait avec confiance.

— Que vois-je ! s'écria le vieux baron émerveillé et fatigué

qu'il était d'avoir vu tant de fleurs ressemblant aux siennes plus ou moins.

L'échenilleur se tenait piteusement à l'écart.

— Enfant, comment nomme-t-on cette fleur qui a la forme d'une étoile et la couleur des cieux ?

— Bleuet, Monseigneur, répondit Georgette.

— Et celle-là, qui ressemble à une goutte d'or perdue dans l'herbe ?

— Bouton-d'or, Monseigneur.

— Et cette autre qui tremble, svelte et rouge, sur sa tige, ainsi qu'une flamme au vent ?

— Coquelicot, Monseigneur.

— Et cette petite, mon enfant, qui te ressemble par sa simplicité et sa candeur ?

— Marguerite, monsieur le baron.

— Ravissant ! ravissant ! s'écriait le bon seigneur, allant de la surprise à l'admiration.

Il contempla longuement tour à tour nombre de petites clochettes blanches, bleues et roses, qui grimpaient et traînaient au pied des haies. Il rêva quelque temps en face d'un genêt jaune et vert. Une petite bruyère des forêts, qui venait de fleurir, lui arracha des larmes d'attendrissement.

Rustique regardait silencieusement, songeant à autre chose.

— Il faut, pensait de son côté l'échenilleur, que notre enfant soit une petite fée, pour tourner l'esprit de Monseigneur avec ces méchantes herbes qui poussent partout.

— Que de chemin il a fallu faire pour se procurer ces merveilles de la nature ! disait le vieux baron ; que d'argent elles ont dû coûter ! que de soin cela a dû demander ! Petite, sous quel climat naissent ces merveilles ?

— Sous le ciel de la France, Monseigneur.

— Quelle terre les a produites ?

— La terre natale, Monseigneur, celle qui vous a vu naître.

— De quoi vivent-elles ?

— De la pluie du ciel.

— Quand et comment les cultive-t-on ?

— Le bon Dieu les sème, le temps fait le reste, Monseigneur.

— Quoi ! s'écria le bon vieillard ému, ces fleurs seraient les fleurs de la patrie ?

— Nous les nommons ainsi, Monseigneur, reprit Georgette.

— J'ai cent ans, belles fleurs, et j'eus jusqu'ici le malheur de vous ignorer. Ah ! dit-il, en prenant la petite fille dans ses bras centenaires, enfant, je cherchais un savant, mais vous m'apprenez que j'ai besoin d'un sage. Je vous fais mon héritière !

Georgette s'échappa des bras du bon seigneur et se mit à crier trois fois, pleine de reconnaissance et d'amour :

— Ver-Luisant ! je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !

A ce mot magique, un petit cri se fit entendre dans un taillis voisin. Un enfant de dix ans en sortit, vêtu de toile, gai comme un pinson, frais comme une rose, blond comme un épi.

— André ! mon petit André ! fit le bon Rustique en fondant en larmes.

La joie faillit l'étouffer. André et Georgette s'embrassèrent comme deux anges.

— Si nous y sommes encore dans dix ans, s'écria le vieux baron en contemplant les deux beaux enfants, je veux danser le menuet à leur noce.

On raconte qu'effectivement Dieu, bénissant toute bonne œuvre, avait voulu que le baron Défeuille accomplit son vœu. Quand le baron sortit de chez l'échenilleur, quelqu'un disait, en revoyant le petit André, triomphalement assis sur la bourrique que conduisait son père :

— La haine dénature ; mais l'amour transforme.

Savinien LAPOINTE.

LE COIN DU FEU

On ne saurait nier que nos maisons des champs ne nous préservent pas toujours des invasions de la bise et des rigueurs du froid en hiver ; cependant, il est incontestable que leurs cheminées somptueuses ou modestes sont les seules où l'on arrive à se bien chauffer.

Après avoir été l'objet d'un grand culte, le feu est devenu celui d'un art ; la chute est terrible, mais le rôle reste honorable. A défaut des adorations des Guèbres et des Incas, le ci-devant dieu avait pour se consoler les préoccupations, les hommages, peu désintéressés sans doute, des belles dames dont les mains aristocratiques ne dédaignaient pas de reprendre, à son égard, les traditions des prêtresses de Vesta, et cela devait l'aider à se résigner à sa décadence.

Il faut avoir vécu au milieu de quelques débris de l'ancienne société pour se faire une idée de l'importance qu'elle attachait à la savante et élégante combinaison de ces éléments du chauffage que l'on appelle plus vulgairement des bûches. Une vieille et aimable douairière m'a donné la mesure de la grosse affaire que représentait l'agencement du foyer dans l'ancien régime. Tous les matins, une demi-heure avant le déjeuner, j'étais voyais arriver au salon dans sa douillette de soie puce ; elle s'asseyait dans sa bergère, devant la cheminée, jetait un regard de connaisseur sur le bois dont elle était garnie, puis, d'un coup de pincette, elle renversait le flamboyant édifice, en me disant avec ce dédain compatissant dont les gens de son temps avaient encore le secret :

— Retenez bien ceci, mon enfant : jamais un domestique ne saura faire du feu !

Alors, ne requérant mon concours que s'il y avait à soulever quelque tronc gigantesque à l'aide d'une sorte d'énormes tenailles, elle procédait à la reconstruction de son monument, plaçant chaque bûche dans une symétrie calculée pour en activer la combustion, ménageant des jours vers la base, comblant les vides du sommet avec des charbons embrasés qu'elle enlevait à l'aide de pincettes longues, légères, flexibles, qu'elle appelait *des badines*, se délectant dans son œuvre, y ajoutant sans cesse des retouches, des corrections, jusqu'à ce qu'elle lui semblât parfaite.

Chez elle, la phrase : « Vous verrez de quel bois je me chauffe, » n'était pas un vain dicton. Il y avait celui du matin et celui du soir : le premier de charme, de chêne, de pommier aux fibres compactes, au grain serré, distribuant énergiquement le calorique, fournissant une braise durable, remplissant la vaste pièce de chauds effluves ; l'autre, celui de l'après-dinée, pris exclusivement dans le hêtre, le vin de Champagne des combustibles, dont la flamme vive, légère, fantasque, féconde en clartés imprévues, gaie par-dessus toute autre, doit exercer une heureuse influence sur le travail de la digestion.

Aujourd'hui, cet art du feu, la joie des vieux, la consolation des solitaires, s'en est allé, comme s'en était allée sa religion. L'économie et le progrès, sous la formule maussade du charbon de terre et de son nauséabond corollaire le gaz, l'ont assassiné. Dans la demeure que la civilisation nous construit, on a chaud à tous les étages et dans tous les recoins, depuis le sous-sol jusqu'au grenier ; mais, en revanche, on ne sait plus s'y chauffer ; c'est mieux, sans doute, mais à un certain point de vue, l'antique méthode mérite au moins un regret.

Il y avait entre le feu et la causerie une corrélation assez intime pour que le discrédit de l'un ne soit pas étranger à la décadence de l'autre.

Quand, au sortir de la salle à manger, on entrait dans les immenses salons du vieux temps, l'afflux du sang à l'estomac provoquant des frissons chez les plus vigoureux, il n'était personne qui n'éprouvât le besoin d'exposer un coin de sa personne au brasier

qui illuminait cette Sibérie, sans trop en tempérer les rigueurs. On quêtait une place dans le vaste cercle qui s'était formé autour du foyer; l'obtenir ne suffisait pas; la conversation étant générale, il fallait payer son écot, sinon avec de l'esprit, du moins avec amabilité et bonne grâce.

Maintenant, dans ce même salon, où le calorifère entretient une température de serre chaude, la cheminée est devenue une superfétation, quand elle n'est pas un désagrément. La maîtresse de la maison a beau se tenir dans son angle, à son banc de quart, chacun s'éloigne de ce centre, jadis obligatoire, pour former çà et là des groupes plus intimes, mais où, n'ayant aucune espèce de dettes à acquitter, on n'a plus d'efforts à faire, de réputation à soutenir, — où, pourvu qu'on se plaise à soi-même, ce qui n'est jamais bien difficile, on est en droit de déclarer que l'on a été charmant!

G. DE CHERVILLE.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — Plus heureux que le Théâtre-Lyrique français, — dont M. Vinentini se voit obligé d'abandonner la direction pour revenir à la féerie, à ses pompes et à ses œuvres, — M. Escudier moissonne chaque soir de nouveaux lauriers. Il a remis en scène avec beaucoup de bonheur, en la dotant de costumes nouveaux, la belle partition d'*Aïda*, interprétée cette fois par MM. Nouvelli, Pandolfini, M^{me} M. Durand et Sanz.

Disons tout de suite que le succès de la débutante, M^{me} Durand, a retenti à bon droit dans les salons comme dans le monde musical. Cette artiste a été on ne peut plus remarquable dans le duo avec M^{me} Sanz, dont la belle voix de contralto fait toujours merveille, et dans celui du 3^e acte : *Pur ti ricoggo, dolce Aïda*, avec le ténor Nouvelli. Nous nous en réjouissons d'autant plus volontiers que M^{me} Durand est presque française d'origine, puisqu'elle est née à la Nouvelle-Orléans.

La représentation de la *Sonnambula*, donnée la semaine dernière, n'a pas été moins bonne. M^{me} Litta remplit le rôle d'Amina, qu'elle a chanté avec une pureté de son, une justesse et un style excellents. Sa voix cristalline, pleine de jeunesse, convient à ce rôle, et, de l'aveu des nombreux musiciens qui étaient venus l'entendre, cette jeune personne deviendra sous peu une cantatrice *di primo cartello*.

GYMNASE. — *La Belle madame Donis*, comédie en quatre actes, de MM. Edmond Gondinet et Hector Malot, pourrait être considérée avec autant de raison comme un drame. En tout cas, cette pièce, d'un intérêt saisissant, a été très-habilement tirée d'un remarquable roman de M. Hector Malot, et les situations dramatiques, les caractères, les passions qu'elle reproduit en les condensant, ont profondément ému les spectateurs. L'intrigue, très-bien préparée, se déroule avec un intérêt croissant, les scènes se succèdent avec leurs péripéties émouvantes et le dénouement achève de gagner la cause des auteurs.

Les artistes ont vaillamment contribué à ce résultat. M^{me} Fromentin, qui justifie si bien l'épithète consacrée pour M^{me} Donis, a été très-digne et très-touchante, M^{me} Legault charmante et dramatique. M. Saint-Germain a composé avec une science et un esprit remarquables le rôle scabreux d'Agénor de Saint-Austreberte. MM. Landrol, Pujol, Abel et M^{me} Massin ont fait aussi de leur mieux.

En montant en vingt jours cette œuvre difficile, M. Montigny a vraiment accompli un tour de force, et la critique se doit à elle-même de lui en tenir grand compte.

THÉÂTRE TAITELOT. — *On fera du bruit ce soir!* En intitulant ainsi leur revue de fin d'année, MM. Georges Richard et H. Nazel avaient pris, comme on dit, le taureau par les cornes. Travaillant

pour un théâtre où la cabale est en permanence, ils croyaient avoir conjuré le danger en l'installant eux-mêmes dans la salle et en annonçant la conspiration en pleine affiche.

C'est à M. Dumoulin et à la joyeuse M^{me} Eudoxie Laurent qu'est échue la mission d'ouvrir le défilé des actualités par une scène dans la salle. Le public s'est mis ensuite de la partie, et grâce à lui la revue a doublement répondu à son titre.

Robert HYENNE.

Beaucoup de personnes que leurs occupations retiennent toute la journée hors de chez elles ne peuvent se soigner lorsqu'elles sont atteintes de rhumes, bronchites, catarrhes, ou autres affections des bronches ou des poumons.

Rien de plus facile maintenant avec les capsules de goudron de *Guyot*, qui remplacent les tisanes, sirops, loochs et pâtes pectorales. Il suffit de prendre deux de ces capsules au moment de chaque repas. Le flacon, du prix de 2 fr. 50, contenant 60 capsules, ce traitement si efficace ne revient donc qu'à dix ou quinze centimes par jour, et dispense de toute autre médication. Pour éviter les nombreuses imitations, exiger sur chaque flacon la signature *Guyot* imprimée en trois couleurs. Ces capsules se trouvent dans la plupart des pharmacies.

REVUE DES MAGASINS

A peine la dentelle *Pompadour* a-t-elle paru qu'elle a conquis le monde. La maison CALISTE ne suffit plus aux commandes qui lui sont adressées de toutes parts.

Ce qui fait le grand succès de cette dentelle merveilleuse, c'est l'heureux mélange du fil et de la soie dont elle se compose. Les couleurs de la soie sont heureusement variées et fondus dans une harmonie parfaite.

La dentelle *Pompadour* est de deux tons, bleu de ciel et paille, ou de plusieurs teintes (genre *Pompadour*).

La maison Caliste, créatrice de cette gracieuse nouveauté, livre la dentelle *Pompadour* soit au mètre pour garniture de robe de bal ou autre, soit sous forme d'élégantes parures. Nos lectrices trouveront dans cette maison (rue Neuve-Saint-Augustin, 23, et passage Choiseul, 89 et 91) les plus jolis modèles qu'on puisse imaginer : col et manchettes *Louis XIII*, parure *Fontanges*, fichu *Lamballe*, etc. Nous recommandons les barbes de même dentelle, que l'on dispose en pouff pour les cheveux, en cravate, etc.

Mais que les personnes qui désireraient un objet quelconque en dentelle *Pompadour* n'attendent pas au dernier moment pour faire leurs commandes.

M. D'A.

A NOS ABONNÉES ANCIENNES ET NOUVELLES. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. Ad. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

ROUVENAT (✶) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.